

RICHARD DINDO

Il existe cette maîtresse d'école à la Higuera, ce petit village de Bolivie, qui a eu le souci d'apporter une assiette de nourriture à Monsieur Guevara et qui un peu plus tard entendant des coups de feu se précipite dans la salle de classe où le Che était tenu captif. Debout, je crois qu'elle s'est bien habillée pour être filmée, elle te raconte avec une émotion retenue ce dont elle a été témoin. Toi, Richard Dindo, tu transformais cette femme du peuple en un personnage d'une présence historique émouvante.

Quels autres personnages mis en scène avec une attention soutenue, ces parents de Dani, Michi, Renato et Max, ces Suisses anciens combattants de la Guerre d'Espagne, ces peintres naïfs de Suisse orientale, ces trois femmes au seuil de la mort et de la vie, et tout autant ces personnages qui ont quitté le monde des vivants au moments où tu portes ton intérêt à Ernst S., Charlotte Salomon, Breytan Breytenbach, Max Haufler, Paul Gaugin, Henri Matisse, Arthur Rimbaud et à tant autres – dont tu explores les existences, les gestes de leurs créations, les valeurs de leurs engagements politiques, tu en lis tous les textes, les témoignages avec une rigueur et une opiniâtreté remarquables.

Immense lecteur de livres, des milliers, que tu fus. Et toujours ton parcours intellectuel et affectif au cœur du texte, du grand Texte du monde – et de rappeler Walter Benjamin : « Il n'y a pas de témoignage de la culture qui ne soit témoignage de barbarie. » Tu le sais.

Tu as su faire corps avec ces personnalités, par-delà le genre académiquement documentaire, engageant dans certains cas des acteurs et des actrices pour donner en partage la mesure de destinées exceptionnelles, douloureuses. Des existences mises à l'épreuve par les

brutalités du monde et en quête des énergies nécessaires pour y vivre, pour y survivre.

Dindo, documentariste ? Au téléphone, tu t'annonçais toujours : « Allô, ici Richard Dindo, cinéaste ! » La conversation pouvait alors commencer.

Quelles évidences de présences, quel talent de tenir dans tes cadres, tes plans, tes montages, des Sabeth, des Hanna, héroïnes tragiques de Homo Faber, une Mounia Raoui – la jeune Palestinienne porteuse du texte immense de Jean Genet – voir les plans de son cheminement dans une oliveraie où se mêlent les grillons et le Requiem de Mozart, Bashô porté par la méditation rythmée de ses haïkus bercés par les saisons, et jusqu'à ta dernière rencontre plus légère, dansée, chantée, yodelée avec Barbara Klossner dont tu m'avais envoyé un montage pour un film qui usait encore une fois ta patience face aux instances refusant un soutien de production.

Si la mémoire, au contraire du souvenir, est faite de fragments, de dépôts, de saillies, d'oublis, de vérités forcément travaillées par les courants profonds de l'inconscient, il convient de dire que tu es, Richard Dindo, celui qui échafaude avec une intelligence politique et poétique les récits de la mémoire. Ces récits en organisent les désordres et fertilisent des réflexions en lien avec d'insondables abîmes de violence, d'injustices, de chaos. Histoires que tu ne te fatigues jamais de raconter, qui rendent compte de tant d'échecs et de trahisons, d'abandons hébétés et d'utopies bafouées, et parfois de beautés insoupçonnées.

Tu as su en créateur contemporain bousculer les territoires enténébrés des flux audio-visuels de la communication en y organisant l'intrusion de

traits de lumière, d'évidences de vérités, des affirmations tant politiques que poétiques. Tu suspendais le temps quotidien afin d'écouter les battements sourds et tenaces des textes, des voix, des corps, saisis de ce mal de vivre qui se love au centre le plus intime de l'être à l'en faire mourir – ta rencontre avec Franz Kafka est douloureusement exemplaire.

Ton intelligence, ta sensibilité n'excluaient pas des emportements intempestifs – tu savais vitupérer certaines gens, ces fonctionnaires, ces critiques, ces institutions d'aides à la production qui ne savaient être à ton écoute, disais-tu, bref tu haussais le ton parfois avec excès et même – rarement ! – avec mauvaise foi.

Il a y quelques semaines (en novembre 2024), au cours d'une conversation à l'Université populaire de Zurich (Volkshochschule Zürich), nous avons intensément été ensemble, toi et nous, les participants de ce Salon, à partager une émotion en regardant des scènes de tes films. Toi-même avais été touché, pudiquement au bord des larmes, par nous tous réunis au cœur de ton travail, au chevet de ta conscience radicale, en reconnaissance de ton engagement à faire du cinéma depuis cinq décennies.

Nous avons éprouvé ensemble combien ton érudition généreuse et exigeante à l'endroit de tes personnages et de tes spectateurs était manière – dialectique, une notion bien connue de toi – de conciliation privilégiée, de tentatives de réconciliations avec la vie.

Et tu es vite reparti, pour terminer le montage d'un film et, pas fatigué du tout, confiant, engager trois films, les derniers pensais-tu, à propos des femmes écrivaines, je crois, que tu devais absolument encore réaliser.

Texte prononcé le lundi 24 février 2025 au Cimetière du Père Lachaise,  
à Paris, réaménagé en partie ici.

Jean Perret

2 mars 2025